

Un ange à Stromboli

Benoit Virole

J'appris le décès de mon fils par un appel téléphonique qui m'a réveillé à mon domicile aux premières heures du jour en m'extirpant d'un rêve encore aujourd'hui étonnement vivace : un animalcule océanique, multicolore, fuyait devant le visage hideux d'une immense raie aux traits anthropomorphes. Ces rêves prémonitoires sont, paraît-il, assez fréquents. Plusieurs personnes m'ont raconté des phénomènes similaires. Je n'ai jamais pu parvenir à une interprétation réellement satisfaisante faute de ces matériaux disponibles qui tissent d'habitude le corps signifiant du rêve. Seul le souvenir impromptu des motifs de la tapisserie du salon de mon enfance, représentant une assemblée de poissons dont le nombre correspondait exactement à celui des membres de ma famille, ont fini par me convaincre que le rêve évoquait des préoccupations généalogiques : avoir un fils, initier une descendance, transmettre un nom. Ma première tâche de père endeuillé consista à annoncer la mort de l'enfant à sa mère. . . je suis resté de longues heures avec elle, regardant l'infirmière lui enserrer les seins dans des linges pour enrayer la montée de lait que le corps maternel activé par la naissance destinait à l'enfant. Physiologie

Un ange à Stromboli

cruelle ! En sortant de la maternité, il faisait une nuit exceptionnellement claire et froide en ce mois de janvier. Je me souviens avoir regardé longtemps les étoiles et l'extraordinaire luminosité, ce soir là, de la voie lactée. Arrêtons-nous un instant devant cet évènement. Confronté au fait monstrueux, le regard se décentre. Il cherche dans les objets du monde de quoi soulager sa douleur. L'objet sur lequel se porte l'attention n'est pas anodin. Il est lié au traumatisme par une relation de signifiante secrète. Ainsi, le regard posé sur la voûte céleste s'arrête incidemment sur la voie lactée. Ce déplacement du regard vers les formes naturelles n'est pas une réminiscence d'un romantisme naïf où l'extraordinaire de la Nature viendrait consoler le malheur de l'homme. C'est une nécessité intérieure. La contemplation esthétique des formes naturelles transmue l'angoisse, aide au dépassement de soi et apporte l'apaisement.

*

L'idée d'un tombeau était insoutenable. Le don ou plutôt l'abandon du corps à la médecine s'imposa. Mais le nom et le prénom de cet enfant sans sépulture ? Absents de la pierre tombale, peuvent-ils être inscrits au moins quelque part, dans les registres d'état-civil, ouvrir la première page du livret de famille ? Hélas, le décès survint en fin de semaine. Moment choisi où les administrations françaises prennent congé de l'exercice de leur fonction. Les quelques jours de vie n'ont pu être reconnus en regard des modalités de déclaration de naissance et de décès. Cet enfant devenait administrativement un enfant mort-né ! Dure bataille contre les citadelles d'encre et de papier pour finir vainqueur par la trahison d'une fonctionnaire émue par notre détresse. Considérez, s'il vous plaît, la leçon pratique. Le droit n'est pas le réel. Entre les deux s'insinuent la réalité des choses et singulièrement les congés hebdomadaires du préposé aux écritures.

Un ange à Stromboli

*

Nous partîmes en Italie. Voyage de deuil. Jours mornes sous un ciel bas de janvier dans une ville aimée, Naples, qui m'est apparue étrangère. Souffrant de la gêne de nos hôtes italiens, nous décidâmes de prendre le bateau pour les îles Lipari. Le soir du départ, attendant le bateau, nous étions attablés, tous deux silencieux, dans un café du port lorsque nous fumes accostés par un homme d'une cinquantaine d'années. C'était une connaissance de nos amis italiens qui nous cherchait depuis plusieurs heures dans tout le port. Il avait, lui aussi, perdu, il y a plus de vingt ans, un enfant en bas âge dans des conditions similaires et tenait à nous raconter la chose. Il nous parla longuement de la puissance de la vie et des effets apaisants du temps. Quelques heures après nous étions en mer en direction de Stromboli. Je ne dormis guère cette nuit là pensant et repensant aux paroles de cet homme. Il avait traversé Naples, bravé les embouteillages, parcouru en tous sens les quais du port avant de nous trouver. Sollicitude de la communauté des parents endeuillés. Au petit matin, le ferry arriva en vue de l'île dominée par les fumerolles du volcan. Une île volcanique possède une topologie remarquable. Véritable ombilic des correspondances entre le ciel, la terre et la mer, c'est une sorte de point triple des catastrophes originaires, la singularité germe des catégorisations géologiques. Tout cela convenait à la situation. Restant sur les ponts supérieurs afin d'éviter la cohue du débarquement, bien qu'en cette période hivernale il n'y avait comme passagers que des habitants de l'île, nous vîmes sortir du ventre du bateau un cercueil de bois porté à bouts de bras par des hommes habillés en noir. Un habitant décédé sur le continent venait se faire enterrer dans le cimetière de son île natale.

*

Un ange à Stromboli

Après avoir marché longtemps dans les ruelles de la petite ville, nous trouvâmes sans difficulté à nous loger chez un vieux pêcheur. La chambre était petite, remplie de bibelots au goût douteux et d'images pieuses. Du lit à colonnes, où nous passions de longues heures, je voyais par la petite fenêtre d'angle l'amorce du flanc du volcan. La soirée fut difficile car nous étions arrivés au terme de notre voyage. Il fallait maintenant parler, évoquer, raconter, consoler... Le lendemain, nous partîmes explorer l'île. Arrivés sur une petite plage, nous vîmes qu'elle était faite d'un sable noir dû à la constitution volcanique des roches de l'île. Décor étrange d'un couple à la plage dont le sable de cendres portait lui-même le deuil. Au bout de la langue de rochers de basalte qui s'avancait dans la mer, j'ai libéré un petit poulpe prisonnier d'une gangue de pierre. Le prenant dans ma paume, je l'ai porté en eaux vives et l'ai rendu à la liberté.

*

Je regardai le volcan qui surplombait la ville. La nécessité de gravir son sommet devint impérieuse et obsédante. Bien que notre logeur eut tenté de m'en dissuader, arguant du danger à réaliser seul cette ascension à cette période de l'année, je décidai de la réaliser dès le lendemain. Au petit matin, laissant A. en compagnie du vieux pêcheur, qui tentait avec tact de la distraire en baragouinant un mélange d'italien et de français, j'empruntai un sentier étroit montant en lacets serrés sur le côté sauvage de l'île. Au loin, le volcan grondait mais la pureté de l'air matinal et le calme de la mer dessinaient un paysage des plus apaisants. Pendant plus d'une heure, je marchai le long du chemin de pierre, m'arrêtant de temps à autre pour regarder la mer en contrebas. Bientôt, le bruit du ressac disparut. Seul le grondement du volcan venait troubler la quiétude de cette journée mais je

Un ange à Stromboli

n'y faisais guère attention. Mes pensées étaient étonnamment paisibles et s'accordaient au rythme de ma marche.

*

Vers midi, alors que j'étais parvenu au-delà de la moitié supérieure de la montagne, le temps changea brusquement. Un brouillard épais tomba du sommet que le vent ne parvenait pas à disperser. L'atmosphère devint plus lugubre. Du surplomb où j'étais parvenu, je percevais distinctement le bruit de départ des déjections du volcan qui envoyait des bombes fumantes dans la mer. Le bruit des explosions était nettement perceptible. De temps à autre, je voyais des nuages de fumée dévaler la pente menant à la mer. Ce n'est qu'à ce moment là que je fus pris d'une double réminiscence cinématographique. La première concernait la scène finale du film d'Antonelli où Ingrid Bergman tente de rejoindre l'autre village de l'île en traversant la montagne. Métaphore des deux mondes inconciliables que l'héroïne désespérée tente de réunir au péril de sa vie. La seconde, plus angoissante, était celle d'un film japonais, peut-être de Kurosawa mais la mémoire me fait ici défaut, où les vieillards partent mourir seuls dans la montagne devenue un immense ossuaire. Bientôt, le temps empira vraiment. La fumée du volcan se mêla au brouillard des nuages bas. Le sentier avait depuis longtemps disparu dans un chaos de pierres qui roulaient sous mes pas et rendaient mon ascension incertaine. Monter ou redescendre ? Croisement des destinées. Je fis un compromis. Je décidai de monter jusqu'à ce que je puisse voir la lave au fond du cratère et ensuite seulement je redescendrai. Mais par où monter, quelle direction prendre dans ce désert de pierres ? J'aperçus alors un « cairn » : trois pierres plates disposées l'une par-dessus l'autre faisant une petite tour. Une pierre isolée : c'est le chaos géologique ; deux pierres accolées : c'est le hasard des circonstances

Un ange à Stromboli

physiques ; trois pierres assemblées : c'est un signe, une intervention humaine, le seuil du symbolique¹.

*

Bientôt d'autres cairns s'alignèrent dans le prolongement du premier traçant une voie vers le sommet du volcan. Luttant contre l'angoisse qui m'oppressait de plus en plus et ayant maintenant pleinement conscience à la fois du danger de ma situation et de la nécessité absolue d'aller jusqu'au bout de ma promesse. Quelle promesse ? Voir la lave à la toucher. Voir là, au fond du cratère la fusion originelle où la démarcation des individuations s'évanouit dans le magma des matières indistinctes. Courant, toussant dans les fumerolles, je parvins au sommet où m'allongeant le long d'un rocher, j'aperçus enfin au loin un vague rougissement permanent. J'étais arrivé au terme de mon voyage. Bienvenu au pays du Moloch ! Sacrifice expiatoire des enfants nouveau-nés. Sans doute, le deuil révolu exige le meurtre rituel du mort². Ambivalence sacrée. Tuer enfin le mort pour s'en délivrer et revenir au monde. Faisant demi-tour, pressé au bord de la panique, je fis l'erreur grossière de redescendre en dévalant la pente de face, roulant sur les pierres et glissant parfois de tout mon long. Ce qui devait arriver arriva. Je me fis une méchante blessure au genou droit dont je sens encore en moi parfois

-
1. Cf. Gilles Deleuze, « Mais peut-être, à son tour, le symbolique est-il trois. Il n'est pas seulement le tiers au-delà du réel et de l'imaginaire. Il y a toujours un tiers à chercher dans le symbolique lui-même ; la structure est au moins triadique, sans quoi elle ne circulerait pas, tiers à la fois irréel, et pourtant non imaginable ». Le structuralisme, dans *Histoire de la philosophie*, sous la direction de François Chatelet, Hachette Littérature, 1973.
 2. Sur ce point, on relira avec profit le texte de Freud *Actuelles sur la guerre et la mort*, Œuvres complètes, 1914-1915, tome XIII, PUF, 1988.

Un ange à Stromboli

la douleur récurrente. Chère blessure ! Incorporation secrète au plus profond des ligaments inatteignables. De temps en temps, aujourd'hui encore, elle se réveille aux moments les plus incongrus et me rappelle, fidèle gardienne de l'éthique, la fragilité des jouissances.

*

Ce travail de deuil ne s'arrêta pas là. L'année d'après ce voyage, un couple de pies fit son nid sur un arbre juste devant ma fenêtre. Pendant de longues heures, j'ai observé leur manège incessant et je crois que la réciproque était vraie car je les ai surprises à regarder en coin dans ma direction. Afin de montrer mes bonnes intentions, je disposai sur le rebord de ma fenêtre quelques brindilles entourées de papier aluminium, ayant lu quelque part que les pies étaient immanquablement attirées par les reflets métallisés. La chose est vraie car le lendemain les brindilles avaient disparues. En regardant, je discernai dans la masse hétéroclite du nid les petits bouts de papier brillants. Le jour même, j'appris que de nouveau, j'allais être père. Je pris le nid en photo au moment même où la pie, probablement la future mère, me regardait fixement. J'en fis plusieurs tirages en noir et blanc. L'un d'entre eux doit être encore dans cette maternité parisienne où mon deuxième enfant est né un jour de printemps. Bien des années après, je pris enfin ma revanche sur Charles Darwin. Au détour d'une lecture du voyage d'un naturaliste autour du monde, je tombai sur le récit d'une anecdote en apparence insignifiante. À bord du HMS *Beagle*, le jeune Darwin, fuyait un père sévère le destinant à l'exercice du culte et le souvenir d'une mère adorée prématurément décédée. Lors d'une toute première escale dans une île de l'Atlantique, Darwin remarque dans les rochers dénu-

Un ange à Stromboli

dés par la marée un petit poulpe prisonnier³. Réminiscences de ces jours passés à Stromboli et de ma propre rencontre avec l'animal sur une plage de l'île. Je m'intéressai alors au personnage et aux rapports entre le deuil précoce de sa mère et la genèse de la théorie de la sélection naturelle. L'essai de psychanalyse appliquée qui en résulta tient un peu de guingois mais je ne le regrette pas⁴. Je persiste à penser que le génie de cet homme s'est plus appuyé sur les projections secrètes de son travail de deuil que sur l'effort de pensée et le rangement des spécimens. Atolls du pacifique, tremblement de terre, vols somptueux de condors au-dessus de la cordillère des Andes, musique éternelle des cailloux brassés par les torrents de montagne, sont les sources vives de l'inspiration scientifique et du questionnement sur l'inconnu des causes.

*

Tout travail de deuil génère un tissu de significations sur un réel insensé. Ce faisant, il ne maintient pas seulement l'unité du moi menacé par l'insupportable de la perte d'un être d'autant plus cher que son existence a plus été fantasmatique que réel. Du fait de l'absence de souvenirs réels, le travail du deuil d'un enfant nouveau-né va tout particulièrement chercher ses images

-
3. « Un de ces animaux, qui semblait parfaitement comprendre que je le surveillais, m'amusa beaucoup en employant tous les moyens possibles pour se soustraire à mes regards. Il restait immobile pendant quelques temps, puis il avançait furtivement l'espace d'un pouce ou deux, tout comme fait le chat qui cherche à se rapprocher d'une souris. » Darwin Charles, *Voyage d'un naturaliste autour du monde*, Edition La Découverte, Maspero, Paris, 1982, tome1, p. 12.
 4. Virole Benoît, *Le voyage intérieur de Charles Darwin, Essai sur la genèse psychologique d'une œuvre scientifique*, Edition des archives contemporaines, Gordon and Breach, 2000.

Un ange à Stromboli

au cœur du symbolique. Au fond, il en parcourt en raccourci l'histoire. Après l'attribution de puissances intentionnelles aux forces de la Nature, fondements de l'expérience religieuse, il cherche l'alliance entre les hommes partageant la communauté de l'épreuve, cherche derrière l'apparence des formes les dynamiques secrètes qui leur ont donné naissance et érige en symboles vitaux les objets anodins. La mort d'un enfant nouveau-né n'est pas une simple péripétie de la vie biologique et des nécessités sélectives. Elle participe par le douloureux, et parfois impossible, travail de deuil qu'elle impose aux parents, à la force créatrice de la symbolisation. Allez, assez de théorie et retournons aux sources de l'expérience ! Une nuit, dans un parking désert où j'allais reprendre ma voiture, je découvris un angelot de pierre probablement dérobé dans une église et abandonné par des cambrioleurs après leur forfait. Je récupérai l'objet. Ces années là, je travaillais au fond d'un hôpital psychiatrique pour enfants. Pendant longtemps, j'ai vécu avec cet ange gardien au milieu d'enfants fous, de leurs cris, de leurs griffes, de leur salive et de leurs regards hallucinés. Parfois, l'un d'entre d'eux, au cours de ces heures de psychothérapie à la temporalité indéfinie, s'arrêtait devant l'objet, contemplait les yeux vides de l'ange et d'une main hésitante touchait la froideur de la pierre. Parfois aussi, désorienté par tant de folie, incapable de sauver ne serait-ce qu'une parcelle de raison dans l'âme dissociée de ces enfants, je me surpris à chercher du regard le réconfort de l'ange.

Un ange à Stromboli

Post scriptum

La mort subite des nourrissons en maternité est un drame mystérieux. Malgré les progrès considérables dans les pratiques obstétriques et le niveau exceptionnel de salubrité dans la plupart des maternités occidentales, un pourcentage, faible mais incompressible, d'enfants tout juste nés décèdent de façon inexpliquée. Bien des explications ont été proposées. Elles vont de la position de l'infortuné dans le berceau, au tabagisme des parents pendant la grossesse, en passant par les conditions socio-économiques défavorables, l'hyperthermie environnante, etc. Cependant, parfois, aucun de ces facteurs ne peut réellement expliquer la mort de l'enfant malgré des examens *post mortem* approfondis. Nous sommes placés devant un phénomène d'autant plus incompréhensible que nous sommes aujourd'hui enclins à considérer la venue d'un enfant comme un droit à laquelle aucune force ne peut s'opposer. Les avancées de la médecine et des biotechnologies affirment jour après jour le contrôle grandissant de l'Homme sur sa propre reproduction et le recul concomitant des lois de la Nature. Pourtant, ce n'est là qu'un recul apparent. Sommes-nous vraiment libérés des forces biologiques qui travaillent en silence ? Selon la biologie darwinienne, la variabilité interindividuelle, force constante logée de tout temps au cœur du vivant, transmet des caractères biologiques singuliers à chaque individu qui les transmet ensuite à ses descendants. Dans un environnement donné, muni de contraintes spécifiques, certains individus porteurs de ces caractères se révèlent mieux adaptés. Les individus porteurs de caractéristiques inadaptées aux conditions environnantes meurent après l'épuisement de leur lignée. La mort, processus sélectif naturel, ne frappe pas au hasard, mais de façon différentielle. Elle choisit de préférence les individus les moins adaptés au milieu dans lequel ils vivent, les êtres les plus faibles, et parmi eux les enfants les plus immatures. Maigre consolation que cet appel aux lois de la Nature pour rationaliser l'incompréhensible et satisfaire l'appétit des causes !